

# L'ILE DE PORQUEROLLES

(Iles d'Hyères)

communication faite à la VIIIe Assemblée générale  
de l'Association des Sociétés suisses de Géographie, à Neuchâtel,  
**le 17 septembre 1890**

par

**ARTHUR DE CLAPARÈDE**

Secrétaire général de la Société de Géographie de Genève.

*extrait de : <http://mapage.noos.fr/porquerolles/>*

Mesdames et Messieurs,

Si l'on excepte la Corse -- qui géographiquement se rattache au monde italien plutôt qu'au territoire français -- et les quelques insignifiants îlots semés le long des côtes de Provence, de l'embouchure du Rhône à l'ouest, au cap Sicié à l'est, on voit que la France n'a d'autres îles méditerranéennes que le groupe de Lérins, dans le golfe Jouan et celui des îles d'Hyères, au large de la rade de ce nom.

Le premier de ces groupes est connu de tout le monde. Qui n'a entendu parler des îles de Saint Honorat et de Sainte-Marguerite ? Le monastère de Lérins, -- le plus célèbre de la chrétienté au VIe siècle, -- dont dépendirent à un moment donné plus de 3000 religieux dispersés çà et là en Europe, a assuré à l'île de Saint Honorat la réputation attachée au nom du fondateur de cet établissement. Quant à l'île de Sainte-Marguerite, le souvenir de la captivité de l'homme au masque de fer, cette mystérieuse victime de Louis XIV au sujet de laquelle l'imagination des romanciers s'est exercée autant que la sagacité des historiens, donne à ce coin de terre le prestige qui s'attache à l'inconnu et, de nos jours encore, l'internement de l'ex maréchal Bazaine, en décembre 1873, et son évasion dans la soirée du 9 août 1874 y ont ajouté un intérêt historique plus récent. En outre, la proximité de Cannes, qui tend d'année en année à devenir la station hivernale la plus fréquentée du littoral français, et met tous les jours davantage les îles de Lérins à la mode.

Il en est autrement de l'archipel des îles d'Hyères. Plus nombreuses, plus pittoresques et mieux situées que celle de Lérins, elles mériteraient certainement d'être aussi connues. Elles le sont au contraire à peine. Elles n'ont point, comme leurs deux sœurs du golfe Jouan, de grands souvenirs historiques à leur actif ; elles ne sont pas reliées comme elles à une station à la mode par un service quotidien de bateaux à vapeur. C'est presque un voyage que d'y arriver et parfois il est plus difficile encore d'en revenir ; Neptune et Amphitrite ont de ses caprices. Ces îles n'en ont que plus de charme aux yeux de tous ceux qui ne voient pas sans regret le banal vernis de la civilisation cosmopolite s'étendre partout, qui ne vont pas dans une île de la Méditerranée pour y coudoyer des femmes vêtues comme Champs-Élysées et des hommes dans l'attitude correcte rappelle les gravures de marchands-tailleurs.

Quelques renseignements sur les îles d'Hyères, en particulier sur la principale d'entre elles, Porquerolles, nous ont paru offrir un certain intérêt.

Au temps où les Phocéens colonisèrent cette partie du littoral de la Méditerranée qui, réduite plus tard en province romaine, en devait être appelée la Provence (*Provincia*), le groupe des îles d'Hyères fait sa première apparition dans l'histoire sous le nom de Stœchades, ce qui signifie tout simplement « les îles à la suite ». C'est bien ainsi qu'elles se présentent, formant une rangée assez régulière de trois îles en négligeant les deux îlots de moindre importance : Proté (la première) à l'ouest, aujourd'hui Porquerolles ; Mésé (île du milieu) au centre, c'est maintenant Portcros ; enfin Hypéa (l'inférieure) à l'est, depuis connue sous le nom d'île du Titan ou d'île du Levant.

Strabon, notre maître à tous en géographie, fait des Stœchades une dépendance de Marseille : « Les îles, dit-il, qui bordent cette portion si étroite de la côte sont à partir de Massilia les îles Stœchades : il y en a trois grandes et deux petites. Les Massaliotes les cultivent. Ils y avaient même établi anciennement un poste militaire pour repousser les descentes des pirates, vu que les ports n'y manquent point... » (*Géographie*, livre IV). Il paraît en effet très naturel que les Stœchades dépendissent de Marseille qui créa sur le littoral cette colonie d'Olbie qui a mis à une si rude épreuve la sagacité des historiens et des archéologues. Certains géographes déclarent maintenant qu'Olbie est introuvable ; d'autres frappés sans doute par la similitude des noms la placent à Léoube, à 12 kilomètres d'Hyères, près du fort Bréganson ; d'autres enfin à Pomponiana, dont les ruines se voient encore près de l'isthme qui réunit la presqu'île de Giens à la terre ferme entre Saint-Pierre d'Almanarre et Carqueyrannes.

Quoi qu'il en soit, les premiers habitants ou du moins les premiers colons des îles d'Hyères furent des Phocéens. Les îles ont suivi le sort de la Provence. Des disciples de saint Honorat, le fondateur de l'abbaye de Lérins, s'établirent plus tard à Porquerolles, défrichèrent une partie de l'île et s'y installèrent durant quelques siècles. Ce fut dans une des îles d'Hyères, et probablement à Porquerolles, qu'Isabelle de France, fille de Saint-Louis, femme de Thibault V, comte de Champagne et roi de Navarre, mourut au mois d'avril 1271 à son retour de la croisade où elle avait accompagné son mari. Plus tard un moine mystérieux, le « Monge des îles d'Or », comme l'appellent les chroniqueurs provinciaux, se retira à Porquerolles pour y vivre dans la solitude et de recueillement. Nous venons de citer le nom des îles d'Or. D'où vient cette désignation, né au moyen âge et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours ? Nous ne savons. Peut-être une réminiscence de l'antiquité classique et d'une allusion inconsciente aux îles Fortunées ? Peut-être de l'imagination populaire plaçant dans les îles les bois d'orangers qui entouraient à cette époque la ville d'Hyères ? Peut-être simplement de la corruption du nom latin de la ville d'Hyères *Castrum Arœarum* ?

Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, ces îles eurent beaucoup à souffrir des ravages des pirates d'Afrique qui y faisaient de fréquentes descentes. Souvent des moines furent enlevés et réduits en esclavage par les corsaires barbaresques et les Sarrazins y fondèrent même quelques établissements permanents. L'audace de ces pirates ne connaissait pas de bornes : en 1519 le seigneur de Solliès faisant reconstruire un

château fort existant déjà à Porquerolles, les corsaires vinrent saisir une barque chargée d'ouvriers et de matériaux, pendant la bénédiction solennelle des travaux. Enfin, le roi François Ier fit élever un fort à Porquerolles et y plaça une garnison. Peu de temps auparavant le Grand Maître de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Isle-Adam, après la prise de Rhodes par les Turcs, en 1522 avait jeté les yeux sur les îles d'Hyères pour y fixer les pénates de l'Ordre, et était entré en pourparlers à ce sujet avec le roi très chrétien. Un certain nombre de chevaliers paraissent y avoir séjourné quelque temps, alors que le gros de leur escadre était réfugié à Nice et à Villefranche.

Ce projet n'eut d'ailleurs pas de suite ; la cession par Charles Quint, en 1530, de l'île de Malte aux hospitaliers de Saint-Jean le rendit inutile, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, après avoir été les chevaliers de Rhodes, furent désormais pour l'histoire les chevaliers de Malte et non ceux des îles d'Hyères.

Peu après, en 1531, François Ier érigeait Porquerolles, la principale île du groupe en marquisat en faveur de Bernard d'Ormesson baron de Saint-Blancard, à charge par ce seigneur de défendre le pays contre les invasions des corsaires. Plus tard, en 1549, Henri II donna, avec le titre pompeux de marquis des îles d'Or, la seigneurie de Portcross et de l'île du Levant à un gentilhomme allemand Christophe de Roquendorf. Les armes du nouveau marquis étaient : *d'azur à sept fleurs de lys d'argent*. Henri II lui concéda le droit d'asile étendu à tous les criminels, sauf à ce qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté. Tout le rebut des populations du littoral ne tarda pas à profiter de cette faveur et l'on en vint bientôt à regretter les anciens forbans africains. Cette situation abusive se prolongea jusqu'à l'époque de Louis XIV.

Cependant une alliance ayant été conclue entre la France et la Turquie on avait vu, en 1558, une flotte turque faire relâche aux îles d'Hyères. Les équipages de la flotte du roi chrétien et de celle du Padschah fraternisèrent tant et si bien que les premiers prirent part aux fêtes du Ramadan que les Osmanlis célébrèrent dans les îles. Grand fut le scandale ; l'alliance franco turque étant alors considérée en elle-même comme une impiété.

Sous Henri III, les Ligueurs entreprirent de fortifier les îles d'Hyères, mais les faits d'armes de la guerre civile qui ensanglanta la Provence se passèrent tous sur terre ferme. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Ajoutons que, grâce à son excellente position, la rade d'Hyères a servi maintes fois d'abri et de ralliement aux flottes françaises, comme elle sert encore aujourd'hui de quartier aux manœuvres de l'escadre de la Méditerranée. La dernière fois qu'une flotte de guerre en est partie, ce fut en 1830, lors de l'expédition d'Alger. Pendant la guerre de Crimée un camp fut établi à Porquerolles pour les convalescents

Le marquisat de Porquerolles ne demeurera pas dans la famille d'Ormesson. En 1637, Louis XIII conférerait ce titre à François d'Ornano qui le vendit à Mathieu Molé, fils du célèbre président du Parlement de Paris au profit duquel Louis XIV fit revivre à 1654, le marquisat créé par François Ier.

Rappelons enfin que, pour en finir avec ces « infiniment petits » de l'histoire, que Rabelais -- sans qu'on ait jamais su pourquoi -- s'est affublé du titre oriental de « caloyer » des îles d'Hyères. Il cite même dans une énumération de plantes officinales, les *stœchas* de ses îles d'Hyères, (avec le pronom possessif).

Le groupe des îles d'Hyères comprend, outre les trois îles dont nous avons parlé, deux îlots : Roubaud ou le Grand-Ribaud, entre la pointe de Giens et Porquerolles, et Bagaud, entre Portcros et l'île du Levant

La rade d'Hyères, bassin de forme elliptique, compris entre la péninsule de Giens à l'ouest, le littoral d'Hyères au nord, le cap Bénat à l'est et la chaîne des îles au sud à une longueur d'environ 18 kilomètres et une largeur moyenne de 10 kilomètres. La superficie dépasse 50 kilomètres carrés. La rade d'Hyères est un bassin à peu près fermé. Sa profondeur varie, mais elle ne dépasse nulle part 70 mètres. Deux passes principales donnent accès à la haute mer, la petite passe entre la presqu'île de Giens et Porquerolles, la grande passe entre Porquerolles et Portcros. La distance d'Hyères à Porquerolles n'est que de 15 kilomètres à vol d'oiseau. Il y a trois manières principales de la franchir : par la plage du Ceinturon, par la presqu'île de Giens et par Toulon.

Le mode le plus simple paraît d'aller à la plage, distante de la ville de quatre kilomètres que le chemin de fer franchit en sept minutes. Ce serait, en effet, ce qui y aurait de mieux si l'on trouvait des bateaux à la plage, mais il est rare qu'il y ait. De Toulon à Porquerolles, un service régulier a lieu trois fois par semaine, dans chaque sens, par un petit vapeur de l'Etat ; seulement il faut commencer par faire trois quarts d'heures de chemin de fer pour gagner Toulon où l'on perd du temps, les deux services ne se correspondant point ; puis, de Toulon à Porquerolles, il y a une heure et demi de traversée sur un navire qui n'est point aménagé en vue du transport des passagers ; aussi vaut-il mieux prendre la route de Giens qui est celle du service postal d'Hyères à Porquerolles. Un omnibus fait deux fois par jour, dans chaque sens, le trajet de la presqu'île de Giens : le matin jusqu'à la Tour Fondue à l'extrémité orientale de la péninsule (13 kilomètres), d'où part le bateau de Porquerolles, l'après-midi jusqu'au village seulement (10 kilomètres).

On suit l'Avenue Gambetta et l'Avenue de la Gare jusqu'au chemin de fer. Ces larges boulevards plantés de dattiers, de palmiers des Canaries, de casuarinées et d'autres essences exotiques qui n'ont qu'un défaut : celui d'être largement exposés au vent d'est et au mistral. À partir de la gare, qui est à un kilomètre et demi de la ville, la route longe quelque temps la voie ferrée bordée de haies vives de rosiers, qui remplacent avantageusement les prosaïques Chabaury du réseau de nos contrées. On passe au pied de la colline qui couronne l'ermitage de la Vierge. On laisse à droite la route de l'Almanarre. Voici enfin la pinède de la plage dont les grands arbres, un peu clairsemés, sont d'un bel effet. On quitte la ligne du chemin de fer qui va suivre la côte, desservir la station de la Plage et aboutir au Vieux-Salins. Notre route se dirige alors droit au sud et s'engage sur un isthme, entre les marais salants, dits Salins-Neufs, et la pinède qui les sépare de la mer.

« Les deux plages de sable qui unissent la presqu'île de Giens au continent, dit avec raison M.P. Joanne, constituent l'une des curiosités géologiques les plus remarquables de la France ; on ne peut leur comparer que les levées de galets de la péninsule de Quiberon. Chacune des plages de Giens décrit un arc de cercle d'une régularité parfaite, tournant sa partie concave vers la haute mer et formant avec sa partie convexe le rivage de l'étang quadrilatéral du Pesquiers complètement séparé de la mer. »

Il paraît hors de doute que la péninsule de Giens était autrefois une île comme Porquerolles et ses voisines. Les deux rades d'Hyères et de Giens formaient alors une vaste nappe d'eau de plus de cinquante kilomètres de longueur, du cap Bénat au cap Sicié. De nos jours l'accumulation des sables tend au contraire à élargir l'isthme de jonction.

La route d'Hyères à Giens suit l'isthme oriental. À droite s'étendent les Salins-Neufs. Ces marais salants sont forts importants. Leur superficie est aujourd'hui de 536 hectares et l'on en extrait pas moins de 10 000 tonnes de sel par an. Les salins sont divisés en grands compartiments quadrangulaires séparés par d'étroites levées de sable. L'eau de mer s'y concentre par l'évaporation naturelle. Des premiers réservoirs, appelé partènements, on la fait passer dans d'autres bassins connus sous le nom de tables salantes ou trois cristallisations successives la dépouillent du chlorure de sodium qu'elle contient et qui constitue le sel de cuisine. Ces diverses opérations prennent plusieurs mois. L'eau qui reste, débarrassée de son chlorure de sodium, mais saturée d'autres sels, a une pesanteur spécifique de 32°. On lui donne le nom d'eau mère.

Rien de curieux comme les gros tas de sels d'une blancheur éblouissante qui étincellent aux rayons du soleil du midi. Des toitures de tuiles imbriquées les préservent de la pluie et leur donnent de loin l'apparence de maisons de paysans. Aux Salins, dont l'exploitation étend graduellement la superficie, succède l'étang proprement dit, des Pesquiers ou pêcheries. C'est un bassin carré qui communique avec la mer par un seul passage, le Grau, maintenu artificiellement au moyen de dragues à travers l'isthme oriental que suit la route. Si l'on n'y veillait, les sables auraient bientôt obstrué le canal. Grâce au Grau, les gabares peuvent ainsi aller prendre directement leurs changements de sel aux Salins-Neufs.

Cependant les maisons du village de Giens grandissent sur la hauteur. L'étang des Pesquiers dépassé, on laisse à droite l'ancienne route, un mauvais chemin bordé d'une haie naturelle de grands roseaux, qui, après avoir filé à plat un certain temps, prend la montée de Giens de front sans ambages, pour arriver jusqu'au village où brusquement, sans préparation, au débouché dans l'unique rue de la localité, l'on a en face de soi l'immensité bleue de la Méditerranée. Ceux qui aiment les coups de théâtre dans la nature devront toujours arriver à Giens pour la vieille route ; on est amplement récompensé des désagréments d'un mauvais chemin par la magnificence du spectacle.

Mais revenons à notre omnibus et à la nouvelle route qui monte insensiblement. Un embranchement à droite va à Giens : un autre un peu plus loin en vient. La route tourne à gauche, monte encore, et ayant atteint le point culminant de la partie orientale de la presqu'île, descend en décrivant une courbe jusqu'à la pointe de la batterie du

Pradeau ou de la Tour Fondue, fortin abandonné battu de trois côtés par le bris éternel des vagues.

Quelques bateaux de pêche sont ancrés dans la crique rocheuse à laquelle aboutit la grande route. Une barque attend l'arrivée de l'omnibus d'Hyères. L'*Avenir*, c'est son nom, jauge une tonne et demie et porte la voilure la plus simple : la grand-voile et deux focs. Le patron, un vieux loup de mer qui est allé au pôle nord, -- suivant l'expression des marins qui désignent de la sorte toute campagne dans l'océan Arctique, -- à la mer des Indes, en Guyane et ailleurs, a un mousse pour l'aider. L'*Avenir* appartient au service du génie et fait deux fois par jour le trajet de la Tour Fondue à Porquerolles, dont une fois pour la poste, en correspondance avec l'omnibus.

On compte quatre kilomètres et demi de la Tour Fondue au village de Porquerolles. La traversée dure à moyenne trente à trente cinq minutes. Par une bonne brise elle se fait en vingt minutes ; un jour elle se fit même en moins d'un quart d'heure. Lorsque nous sommes allé à Porquerolles nous avons mis quarante cinq minutes et plus d'une heure et demie au retour ; le vent, ayant fraîchi, était alors debout, et nous dûmes courir des bordées par une mer quelque peu démontée, tout en embarquant des paquets d'eau. Il arrive d'ailleurs très fréquemment que l'on va à Porquerolles le matin et qu'il n'est pas possible d'en revenir le même jour. Tel touriste, qui comptait s'en retourner l'après-midi, s'est vu bien malgré lui contraint d'y passer la nuit, tant les sautes de vent sont brusques et violentes dans ces parages. L'étroitesse de la passe fait alors doubler ou tripler la hauteur des vagues qui déferlent sur les rochers. C'est ce qui oblige à interrompre le service, non que la mer soit trop forte -- on peut avoir confiance dans l'*Avenir*, ainsi que le disait son patron -- mais parce qu'on ne saurait aborder à cause des brisants.

Pendant nous nous éloignons de la Tour Fondue : les maisons du village de Porquerolles grossissent à vue d'œil ; nous nous rapprochons des sinuosités de la côte rocheuse de l'île. Les ondulations du littoral sont des plus pittoresques, on laisse à tribord les écueils de l'îlot Roubeau qui s'élève jusqu'à 52 mètres au-dessus de l'eau et où l'on a construit un phare à feu fixe, éclairant à 11 milles (20 kilomètres) de distance. Nous sommes bientôt dans la petite rade de Porquerolles. Encore un souffle de vent et nous accostons le brise-lames qui protège le port où se balancent quelques bateaux de pêche et le petit vapeur de Toulon. Nous débarquons et parcourons le village dont les maisons se groupent le long du rivage, autour de l'église, et que dominant la citadelle et le bâtiment de l'hôpital.

Par son importance, Porquerolles tient le premier rang parmi les îles d'Hyères. L'île du Levant est plus longue, mais plus étroite. Porquerolles, plus ramassée, est plus large. La superficie est sensiblement la même, mais Porquerolles seule a quelque population ; encore le nombre de ces habitants atteint-il à peine 300 âmes. L'île a huit kilomètres de longueur du fort du Grand Langoustier à l'ouest, au cap des Mèdes à l'est. Sa largeur moyenne est d'environ deux kilomètres.

Porquerolles, comme les autres îles du groupe, fait partie de la commune d'Hyères, la plus vaste commune de France qui ne mesure pas moins de 22.382

hectares. Comme point de comparaison nous remarquerons que le canton suisse de Zoug a une superficie de 23 920 hectares. La ville d'Hyères est un chef-lieu de canton, c'est-à-dire le siège d'une justice de paix, et jusqu'au jour où le village de La Crau en a été détaché et érigé en commune à part, ce canton offrait la cette particularité qu'il n'était composé que d'une seule commune.

La constitution géologique de Porquerolles est identique à celle des montagnes des Maures et des Maurettes avoisinant Hyères, massifs granitiques et roches cristallines d'une superficie de huit cents kilomètres carrés émergeant au milieu des terres calcaires et des alluvions anciennes et modernes. Cette identité de structure géologique semble prouver à l'évidence que l'île était rattachée, aux temps préhistoriques, aux montagnes qu'elle continue à quelque sorte. Il est, par contre, plus que probable, nous l'avons déjà dit, qu'à une époque moins éloignée de nous la péninsule de Giens était une île. Cependant l'ancien nom de Porquerolles, *Proté* (la première), montre que lors de la colonisation phocéenne Giens était déjà rattaché au continent, autrement Porquerolles se fut appelé *Deuté* (Δεύτερον, la seconde).

D'où vient le nom actuel de Porquerolles ? M. Amédée Aufauvre a cru en retrouver l'origine dans la désinence gallo-romaine *Olla* (poterie), qui, dit-il, correspond invariablement à l'existence d'anciennes fabriques établies sur ces sols argileux propres à la céramique ; le nom de Port-Olles devenu Porquerolles se justifierait aisément par la nature des découvertes faites dans l'île.

Cette étymologie nous paraît un peu fantaisiste et repose d'ailleurs sur une pétition de principes, car enfin, ne faudrait-il pas commencer par démontrer qu'il eut autrefois des potiers à Porquerolles ? Or, si l'on y a trouvé divers échantillons de céramique ancienne qui témoignent évidemment de l'occupation de l'île par les Gallo-romains, rien ne fait supposer que ces fragments aient été fabriqués à Porquerolles.

Il est beaucoup plus probable que les porcs sauvages, soit les sangliers, qui autrefois étaient nombreux dans les halliers de l'île, lui ont donné leur nom. Il est vrai qu'on les y chercherait à un vain aujourd'hui ; par contre on y pratique avec succès l'élevage du porc et l'on donne le nom de race de Porquerolles à des cochons aux poils roux rappelant de loin la forme de ceux du Berkshire. Nous nous souvenons d'en avoir vu de beaux exemplaires à l'exposition d'horticulture d'Hyères au mois d'avril 1890.

On trouve des blocs de quartz diversement nuancés à Porquerolles, ainsi que des roches grenatiformes de plus ou moins de valeur. L'île du Levant est cependant plus riche en curiosités minéralogiques car l'asbeste et la tourmaline n'y sont pas rares.

Les trois-quarts de l'île sont encore entièrement boisés surtout en chênes liège, en pins maritimes et un pins d'Italie. La caractéristique des forêts de Porquerolles est peut-être plus encore dans leurs clairières que dans leurs futaies. Ces vastes étendues de bruyères, de lavandes et de cistes leur donnent des parfums analogues à ce que Napoléon Ier trouvait aux maquis de la Corse et dont le souvenir le hantait encore dans son exil à Sainte-Hélène. L'olivier prospère aussi à Porquerolles, sans atteindre

cependant les majestueuses proportions qu'il prend sur le littoral de la Provence et de la Ligurie. On cultive la vigne dans l'île, et non sans succès.

Le pays est giboyeux : le lapin de garenne y abonde, ainsi que la perdrix rouge ; on y trouve aussi, et le fait vaut d'être noté, la tortue de terre, plus abondante d'ailleurs à Portcros.

Il n'y a qu'un seul village dans l'île : c'est le port dont nous avons parlé et il n'offre rien intéressant. L'église, catholique bien entendu, placée sous le vocable de Saint-Louis, dépend de la paroisse d'Hyères. Le grand hôpital a servi, il y a quelques années, de lazaret ; on y dirigea une partie des malades du corps expéditionnaire du Tonkin. Cela souleva un vif émoi dans la population de l'île. S'il y avait eu des corps élus, ils auraient sans doute donné collectivement leur démission. Comme il n'y en a pas, on ne parla de rien moins que d'accueillir les malades à coups de fusil ; puis cette effervescence tomba d'elle-même, comme les colères méridionales et tout rentra bientôt dans l'ordre. L'hôpital était inemployé lorsque nous sommes allé à Porquerolles.

La population de l'île, entièrement catholique, ne se compose guère que de pêcheurs. Le merlan, le maquereau, le rouget, la raie, le thon et surtout la rascasse qui sert à faire la bouillabaisse, sont les principaux poissons de la région. Autrefois la pêche du corail était fructueuse à Porquerolles. Si l'on en croit Pline l'Ancien, le corail des îles Stœchades était l'un des plus recherchés : « *Coralium laudatissimum*, dit-il, *in Gallico sinu circa Stœchades insulas et in Siculo circa Helian ac Drepanum.* » ( Hist. natur. XXXII chap. II)

Porquerolles n'a ni commerce, ni industrie. Une grande fabrique de soude artificielle, qui y fut installée il y a quelques années, a fermé son établissement, après avoir exporté pendant un certain temps plus de cent mille francs de produits par an. La difficulté des moyens de communication et de transport met un obstacle au développement de ces îles sous ce rapport ; elles sont un élément décoratif de premier ordre pour la rade d'Hyères, mais ne paraissent pas destinées à un autre rôle.

L'étude de la climatologie de Porquerolles est encore peu avancée car il ne s'est jamais fait de l'île d'observations météorologiques bien suivies. La moyenne annuelle de la température étant de 15°, 60 à Hyères à 4 kilomètres de la côte, on peut admettre qu'elle est à Porquerolles de 14 ou 15° ; la moyenne des quatre mois d'hiver serait d'environ 8° ; excellente température pour une station hivernale, si l'île n'était exposée à tous les vents. Par contre, les malades qui ont besoin de respirer la brise saline, qui fait un peu défaut à Hyères même, seront servis à souhait à Porquerolles. Le petit hôtel qui y existe actuellement a eu deux pensionnaires de février à avril 1890.

On remarque quelques ouvrages militaires sur l'île. Outre le fort déjà cité où ne stationnent en temps de paix qu'un petit nombre de soldats, il y a plusieurs fortins et batteries isolées : à la pointe Bon Renaud, à la pointe de Quint, à celle d'Alicastre, sur la côte nord : au cap des Mèdes, à l'extrémité est de l'île, les batteries du Gaillasson et de la Galère sur la rive orientale ; à la pointe occidentale, le fort du grand Langoustier auxquels font suite en quelque sorte, sur des îlots, la tour balise de la Jeanne Garde et



le fort du petit Langoustier. Ce nom de Langoustier témoigne de la présence, dans les eaux de Porquerolles, du crustacé si recherché des gourmets, qui est le homard de la Méditerranée.

Le point culminant de l'île où se trouve un poste sémaphorique s'élève à 146 mètres au-dessus de la mer. Partout, sauf près du village où la côte va s'abaissant en pente douce jusqu'à la plage, les rives sont rocheuses et escarpées. Ces falaises pittoresquement découpées sont du plus bel effet.

Porquerolles possède un phare de première classe qui s'élève sur la côte méridionale, près de la pointe sud de l'île, à un peu plus de deux kilomètres du village. Le chemin qui y conduit se dirige quelques instants à l'ouest avant d'obliquer du côté du midi. Les cactus, les agaves, les tamaris abondent de toutes parts. On traverse divers champs de céréales : c'est la partie le mieux cultivé de l'île, la seule qui soit entièrement défrichée ; puis on entre dans les steppes de bruyères et de lavande. Voici des myrtes, des lentisques, des cistes à fleurs blanches et roses plus légères que les délicates églantines. Bientôt on pénètre sous bois ; le chemin s'élève insensiblement ; on franchit un ruisseau, le principal cours d'eau de l'île qui vient des environs du phare, et l'on arrive à l'ombre des grands pins près de la tour blanche qui s'élève non loin du bord de la falaise à pic.

La vue est admirable ; elle l'est plus encore si l'on monte jusqu'au feu. La tour du phare est construite en maçonnerie ; un escalier permet d'arriver commodément à la lanterne. La hauteur est de 78 m. 50. Trois gardiens sont attachés au phare, qui est ouvert au public ; les visiteurs ont seulement à inscrire leur nom dans le registre ad hoc. Le feu est varié par des éclats de quatre minutes en quatre minutes, au moyen de doubles lentilles de cristal qu'un mécanisme d'horlogerie met en mouvement autour de la lanterne. Sa portée est de sept lieues marines, soit vingt et un milles marins, c'est-à-dire à peu près trente-neuf kilomètres. C'est le plus puissant des phares de la région (celui de l'extrémité orientale de l'île du Levant n'a qu'une portée de cinq lieues marines ou vingt-huit kilomètres) et il est naturel qu'il en soit ainsi, étant donné la position de Porquerolles à l'entrée de la petite et de la grande passe de la rade d'Hyères.

Du haut de la galerie qui entoure la lanterne du phare, on jouit d'un de ces panoramas qui ne s'oublent plus quand on les a contemplés. On a, à ses pieds, au nord : Porquerolles avec ses grands bois, ses landes sauvages, sa baie riante, et la rade des îles d'Hyères qui s'arrondit harmonieusement jusqu'à la pointe de Giens ; on voit les salins, la ville d'Hyères adossée à la chaîne des Maurettes, les montagnes boisées des Maures ; à l'est, le cap de Léoube et le fort Breganson ; à l'ouest le Coudon qui se détache comme un promontoire, la grande rade de Toulon, le cap Cépet, le cap Sicié et jusqu'à la baie de La Ciotat ; du côté du sud, c'est l'infini. Aussi loin que porte le regard on n'aperçoit que les flots bleus de la Méditerranée. Ça et là quelques voiles

*s'enfuyant comme l'espoir qui passe,*

quelque navire laissant de son étrave un sillon d'argent dans la nappe azurée ; plus loin la mer, puis la mer encore qui se confond avec le ciel, à la ligne même de l'horizon. L'œil suit le goéland rasant la surface du flot, et l'imagination que rien n'arrête cherche à se représenter la côte d'Afrique à l'ouest de Philippeville, à quelque huit cents kilomètres de Porquerolles ; et lorsque, revenant à la réalité, respirant à pleins poumons la brise saline, on laisse porter son regard sur la côte déchiquetée de cette île, sur ses calanques rongées par l'érosion du flot marin, sur ses arêtes rocheuses bizarrement tourmentées, sur ses grands bois de pins et de chênes liège qui tapissent le flanc des coteaux et sur ses steppes ensoleillées fleurant bon la lavande et le thym, on est surpris et charmé de la solitude qui règne en ces parages où si rarement un voyageur vient s'égarer. Et cependant, comme l'a dit le plus grand géographe français, M. Élysée Reclus, « les paysages de ces Iles d'Or sont parmi les plus beaux du Midi ».